

certain arrangement. Et, sans remonter plus haut, au commencement de ce siècle seulement, un des plus grands publicistes d'Angleterre, l'auteur de la publication connue sous le titre des *Lettres d'Atticus*, se plaignait, qu'en dehors de deux ou trois édifices élevés sous les Rois catholiques, on ne pouvait citer à Londres un seul monument vraiment digne de ce nom.

On sait que depuis ce temps là, il y a eu vraiment progrès dans la capitale de l'immense Empire Britannique, mais outre que c'est avoir commencé un peu tard, qu'est-ce que cela en comparaison de ce qu'on rencontre presque à chaque pas à Rome, l'ouvrage admirable de ceux que l'on accuse d'être les ennemis des lumières et de la civilisation ?

Voilà cependant ce qu'ont accompli les Souverains d'un petit Etat, au milieu des vicissitudes les plus grandes, par une impulsion qu'ils communiquaient à toute l'Europe et qu'ils ne recevaient que d'eux mêmes, ou plutôt de l'inter-vention mystérieuse de la divine Providence.

Donc s'il est démontré que les Souverains Pontifes ont toujours su honorer les productions de l'esprit humain et encourager ses efforts ; s'il est prouvé que, sous ce rapport, ils n'ont négligé ni soins, ni vigilance, ni sacrifices de toutes sortes, à ce point qu'aucune souveraineté au monde, aucune nation sur la terre, ne puisse leur être comparée ; si, de plus, il est incontestable que ce sont eux précisément qui, dans tous les temps, ont exercé sur leur époque une influence salutaire qui tendait à maintenir la société contre l'action de la Barbarie et de l'ignorance :

Si enfin, dans ce concours continu des hommes d'intelligence, vers Rome, et dans la convoitise des révolutionnaires modernes nous ne pouvons voir autre chose que l'attrait, produit par les splendeurs qui sont de Rome, l'une des plus belles capitales, et assurément la plus intéressante du monde entier, à quelque point de vue que ce soit :

Dès lors qu'on n'accuse point ses Souverains d'être les ennemis des lumières, d'être opposés aux progrès de la civilisation ; de ne pas savoir comprendre les besoins et les exigences les plus pressants de la nature humaine.

Mr. de Montalembert, dans ses deux lettres à M. de Cavour, a admirablement traité cette question, et on sait avec quel talent, quelle vigueur, il a vengé les Souverains-Pontifes du reproche d'être ennemis de la civilisation moderne.

Le *Siècle* avait relevé, avec mauvaise foi, quelques paroles de l'une des dernières allocutions pontificales, et, moyennant une complète altération des textes, il prétendait que le Souverain Pontife se déclarait lui-même l'ennemi de la civilisation.

Dix-huit siècles de gloire sont là pour répondre. L'Eglise ne change pas, et le Pape a proclamé au contraire hautement, que ce qu'il attaquait, ce sont les utopies, les violences, le Socialisme, qui ruinent la civilisation moderne.

Tous les jours et tous les actes de la vie de Pie IX, dit M. de Montalembert, désavouent cette déclaration de guerre qu'on lui fait faire à l'esprit moderne.

Mais ce n'est pas tout ce qu'il y aurait à dire, nous avons vu comment Rome a su répondre aux aspirations les plus hautes, aux vœux des plus grandes intelligences. Il reste-

rait un point bien important à considérer, ce serait de voir comment en même temps, elle a répondu à d'autres besoins, c'est-à-dire aux misères, aux nécessités de l'humanité souffrante.

Elle qui a fait tant pour les classes les plus élevées de la société, pour les esprits les plus éminents, pour le génie de l'homme, que n'a-t-elle pas fait pour la consolation et le soutien et la préservation des peuples qui lui étaient confiés ?

C'est ce que l'on peut voir dans la sagesse et la prodigalité inépuisables qui ont présidé à l'établissement de ses institutions administratives et charitables, nous pourrions y revenir plus tard.

Etude sur le Maréchal de Saint Arnaud,

par M. Jos. ROYAL, président du Cercle Littéraire,
séance du 9 décembre 1857.

Messieurs,

Ce n'est pas un panégyrique, ce n'est pas un discours, et encore moins une thèse que j'ai l'honneur de vous offrir ce soir : c'est le fruit de la lecture d'un bon livre.

Il nous souvient à tous du génie qui réconciliait le soldat Anglais au soldat Français, faisait manœuvrer cent mille hommes en pays ennemi, comme sur un champ-de-Mars, étonnait par ses opérations savantes et hardies, et inaugurerait la grande expédition d'Orient, par le glorieux fait d'armes de l'Alma. Profond stratégien, preux descendant des chevaliers, brave comme un lion, gai comme le troupiier Français, habile administrateur, grande âme, cœur loyal, le Maréchal de Saint Arnaud est encore un écrivain distingué : ses *Lettres* nous le témoignent.

Etudier cette grande figure des temps modernes, pas à pas, avec sa renommée, dans son expression intime de tous les jours, dans le spectacle de ses causeries du foyer domestique, c'est ce qui remue, séduit et attache le lecteur.

Né à Paris, le 20 Août 1798, orphelin à l'âge de 5 ans, admis à 17, dans les Gardes du Roi ; beau, spirituel, passionné, entraîné par un de ces caractères que l'obstacle irrite, le jeune Leroy de Saint-Arnaud eut une jeunesse orageuse. Passé officier dans un régiment d'infanterie, il se lassa trop tôt de la vie de garnison et se résolut, en 1822, à partir pour la Grèce, qui commençait alors, contre la Turquie, cette guerre dont l'esprit du temps environna d'une sorte de prestige, les premiers soulèvements.

L'enthousiasme irrésistible ne dure guère chez les esprits droits ; aussi, le futur soldat d'Afrique, éclairé par les faits, ne tarda pas à revenir de son opinion première. Néanmoins, il est encore intéressant de le suivre devant le Sénat de Corinthe, où il se présenta devant les Ephores, et de l'accompagner dans les principales villes du Levant : Constantinople, Smyrne, Gallipoli, où la destinée devait le ramener, plus de trente ans après, à la tête de la plus belle armée Française qui ait jamais paru en Orient !

Ce voyage ne fut pas le seul que le Maréchal entreprit. Démonstrateur en 1827, l'Italie, la Belgique et l'Angleterre furent tour à tour visitées par le jeune officier ; il y recueillit un fonds d'instruction solide et d'intéressants souvenirs, qui lui furent d'une grande utilité, dans le cours de sa vie militaire. Qui ne sait que le matin de la bataille de l'Alma, passant devant le front des troupes Anglaises, le Maréchal leur dit, dans leur langue, quelques mots qui furent accueillis avec enthousiasme, et que l'on vit les soldats Anglais sortir des rangs pour agiter autour de lui, leurs chapeaux et leurs armes ?

La révolution de 1830 le surprit en Angleterre. Aux premiers bruits de la guerre européenne dont l'insurrection